

# Sila, 21 du nom

Je suis tenté de dire que les Sila(s) se suivent et se ressemblent ; mais je ne vais pas être mauvaise langue. Ou mauvaise plume, c'est selon. Deux raisons à cela : la première, cette chaleur insupportable qui rend l'atmosphère fétide ; la seconde, ce sempiternel problème de stationnement qui n'arrête pas de décourager les plus intrépides. Puis ces espaces réservés aux rencontres spécialisées, avec le bruit que cela engendre par le fait de la sono. Il y a des événements qui doivent s'organiser à la périphérie du livre qui doit disposer d'un minimum d'harmonie pour que l'écrivain puisse rencontrer son lectorat. Que l'on puisse s'entendre, en fait. Il y a même eu un récital de chant qui aurait dû se dérouler ailleurs que dans le pavillon central. Personnellement, je n'ai pas apprécié ma vente-dédicace ni celle des autres écrivains. Il n'y a pas eu contact. On ne s'entendait pas. On criait presque pour se faire comprendre. Alors de grâce, réglez le problème du parking, et par extension, celui de l'entrée et de la sortie de la foire. Et réglez le problème de l'aération des pavillons. Tout irait mieux, autrement.

Le Sila n'est pas seulement un espace d'exposition et de vente de livres, nouveaux et anciens titres. Il doit être un lieu de rencontre de l'écrivain et de son lecteur. Un lieu d'échange. Un lieu de partage. Si le livre doit avoir le premier rôle, il n'en demeure pas moins que l'écrivain, au moins pour cette circonstance, prenne langue avec ses lecteurs. De cette manière, le citoyen aura cette envie d'acheter, de lire et de partager avec autrui. Or, dans ce Sila, j'ai trouvé qu'il y avait des absences flagrantes ; je n'ai pas vu

Yasmina Khadra, alors que son dernier roman, *Dieu n'habite pas à La Havane*, est publié localement par Casbah Editions. N'a-t-il pas été invité comme le dit la rumeur ? Ou est-ce un caprice de cet écrivain ? Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est qu'il n'y a pas trace de lui au Sila. Je ne parlerai même pas de Boualem Sansal qui, lui, est complètement oublié. Pourtant, son dernier roman, *2084* (Ed. Gallimard) a fait couler de l'encre, ici et ailleurs. Je ne comprends pas l'ostracisme qui touche cet auteur, depuis *Le serment des barbares* qui a reçu le Prix du premier roman. Il vit pratiquement la même trajectoire qu'a vécue le barde de la chanson kabyle, Slimane Azem. Je n'ai pas vu, notamment, Rachid Boudjedra. Ni Malika Mokaddem. Ni Nina Bouraoui. Il y avait Ahlam Mosteghanemi, l'auteure de *Mémoires de chair* ; ce n'est pas suffisant. Si Malika Mokaddem a complètement disparu des radars de l'édition et des médias, je ne sais pour quelles raisons, Nina Bouraoui, elle, revient à nous par le petit écran français. Anouar Benmalek, quant à lui, n'a pas cru utile de faire le déplacement sur Alger, cette année. Est-il encore en retard d'un roman ? Pourtant, j'aurais aimé rencontrer ces écrivains de talent. De renommée mondiale. Traduits partout. Ces écrivains doivent être la vitrine du Sila, n'en déplaisent aux esprits aigris. Ces écrivains nous manquent. Manquent au champ culturel algérien. De toutes les façons, ces écrivains me manquent, à moi. En tant que lecteur. En tant qu'auteur. En tant que citoyen. D'autres auteurs étaient présents à cette vingt-et-unième édition. J'ai rencontré Fadéla

M'rabet qui, pratiquement, ne rate aucun Salon. Toujours aussi disponible, souriante, elle prend le temps d'expliquer le thème de son dernier ouvrage. Mais je n'ai pas vu Leïla Aslaoui, elle qui est toujours en avance d'un livre. Yahia Belaskri ne loupe pratiquement aucune édition ; il a toujours du nouveau. *Apulée* est une revue, éditée en France, dont le centre d'intérêt reste naturellement l'Algérie. Le prochain numéro aura à cerner la problématique de la langue. Ou des langues. Mahmoud Aroua, lui, a réuni tous les textes poétiques de son défunt père, le docteur Aroua. Pour la mémoire. Et la postérité. Ali Bédrici a quitté les oripeaux de la haute fonction publique pour, enfin, tenter la traversée du Verbe ; son dernier roman, *Cherifa ou le serment des hommes libres*, édition Casbah, interroge l'Histoire pour surprendre le présent. Mouloud Achour, plus souriant que jamais, nouvelliste de talent, pose un autre jalon de son écriture par des textes libres, *Un automne au soleil*.

Dans un autre registre, Abdelmadjid Kaouah, poète jusqu'au bout des ongles, à la barbe qui résiste à la blancheur du temps, a signé aux éditions Chihab une anthologie de la poésie algérienne, *Diwan du jasmin meurtri*. Pardon Madjid ! Mais un poème par poète ne fait pas forcément une anthologie. Juste une somme de texte. Qui ne peut refléter la réalité du poète algérien. Une réalité de la marge. Mais félicitations, néanmoins, tu as pu (su) intégrer la poésie, malgré sa position de déclassée, dans cet océan du roman. Aucun prix ne lui est consacré. Ni au théâtre. Ni à la nouvelle. Comme si ces genres d'écriture doivent s'effacer, à



Youcef Merahi  
merahi.youcef@gmail.com

jamais. Un plaidoyer suffira-t-il à faire frémir les consciences ? Ne faut-il pas persister à aller de la marge poétique vers la marginalité sociale. Un peu comme l'avait fait Djamel Amrani, en son temps ? Tes recueils, *L'ombre du livre* et *Par quelle main retenir le vent*, auront à éclairer mes moments de doute. Et de colère.

Ce Sila coïncide avec la disparition de certains grands noms de la littérature algérienne, Abderrahmane Zakad, Nabile Farès et Hamid Nacer-Khodja. Il ne suffit pas de les citer lors du discours d'ouverture ; il aurait fallu organiser en leur mémoire un hommage. Comme ce fut le cas de l'hommage organisé par le Centre culturel français au poète, chercheur, universitaire, Hamid Nacer-Khodja. Tout le reste, c'est du vent !

Y. M.

Le Soir sur Internet :  
<http://www.lesoirdalgerie.com>  
E-mail : [info@lesoirdalgerie.com](mailto:info@lesoirdalgerie.com)

## POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

[hlaalam@gmail.com](mailto:hlaalam@gmail.com)  
[@hakimlaalam](https://twitter.com/hakimlaalam)

# La vie en gris, dès 2017 !

Dans son message à l'occasion du 1<sup>er</sup> Novembre, Abdekka a énuméré 3 défis qui attendent les Algériens à l'avenir. Il s'agit dans l'ordre du...

... 5<sup>e</sup> mandat, du 6<sup>e</sup> mandat et du 7<sup>e</sup> mandat !

L'annonce en a été faite par Bouchouareb lui-même. L'Algérie n'importera plus de ciment à partir de 2017. Mon Dieu, le paradis ! Non ! N'attendez surtout pas de moi que je cède à la facilité en rajoutant «fiscal» juste après «paradis», sous prétexte qu'il s'agit de Bouchouareb. Vous me connaissez, je ne suis pas adepte de ce genre de blagues à deux sous panaméens. Je reste sur l'essentiel, cette info ultra-rassurante : l'Algérie sera autosuffisante en ciment dès l'an prochain. C'est-à-dire dans quelques petits jours. Youpi ! Si l'Algérie n'aura plus besoin d'importer de ciment, par contre, des amis oncologues, radiologues et juste proches du milieu soignant m'affirment que l'Algérie va devoir encore longtemps importer des appareils et équipements lourds entrant dans les traitements du cancer. Des cancers. Qui est allé à Meftah ces derniers temps ? Ceux qui y sont allés savent de quoi je «parle» ici. Moi, je l'appelle la «Ville-Cendre». Ou encore la «Cité grise». Etrange impression qui vous prend dès l'entrée dans cette portion de la plaine de la Mitidja. Comme un man-

teau grisâtre qui recouvre chaque pouce de terrain, la moindre tuile de la moindre bâtisse. Les gens aussi qui passent y apparaissent comme des hères, fantômes grisés marchant en procession unicolore, à donner la nausée à Benetton ! Cette Ville-Ciment renseigne sur la nature de cette «industrie du baghli». La nature et surtout les dégâts collatéraux engendrés. Oui, je sais, les spécialistes du non-affolage le disent et le répètent à longueur de plateaux radio et télé : des progrès énormes ont été réalisés en matière de filtres et de maîtrise des poussières. Je veux bien. Sauf que les cimenteries propres, ça n'existe pas. Ça n'a pas encore été inventé. Nulle part ! Demain peut-être. En attendant, l'Algérie a quasiment quadruplé le nombre de ses cimenteries. Et nous sommes sommés de mourir de ravissement parce que le pays n'importera plus de ciment dès 2017. Pour le reste, patriotes et pas enquiquineurs pour un sou, nous mourrons aussi, mais plus radicalement, de l'augmentation fulgurante des cancers en Algérie. Eh oui ! C'est ça aimer son pays. Quand on aime son pays, on ne peut pas vouloir le ciment, l'argent du ciment et en plus, échapper au cancer. Faut pas pousser, tout de même ! Non ! Faut juste fumer du thé et rester éveillé à ce cauchemar qui continue.

H. L.

